

## Roman. L'écrivain autrichien Robert Seethaler donne une parole bien vivante à des gisants qui se saisissent de bribes de leur existence.

### Le chant des morts

#### Le Champ

de Robert Seethaler  
Traduit de l'allemand (Autriche)  
par Élisabeth Landes  
Sabine Wespieser, 280 p., 21 €

Pour son troisième roman traduit en français, l'écrivain autrichien Robert Seethaler a imaginé ce qu'auraient à nous dire les défunts de la petite ville de Paulstadt, hommes et femmes partis depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Roman choral, *Le Champ* – qui est le surnom du cimetière –, donne la parole à des personnages sans grande histoire, pas vraiment grandiloquents, de tous âges et de tous milieux sociaux : journaliste, fleuriste, prostituée, facteur, prêtre... Il fallait une écoute attentive pour saisir en si peu de mots – chaque personnage se raconte en un court chapitre – la trame sensible d'une seule vie. Que reste-t-il de nos morts ? Robert Seethaler répond par fragments de souvenirs, brèves visions, délicates déclarations d'amour et de solitude, dans un style éclatant de simplicité.

C'est peut-être parce que le premier personnage a la vue qui baisse, baignant dans un « flou environnant » qui lui convient tout à fait, qu'il va prêter oreille aux voix d'outre-tombe, d'abord indistinctes comme « *le gazouillis des oiseaux et le bourdonnement des insectes* ». Aucune plainte, aucune élégie dans ces voix qui donnent à entendre de façon souvent fulgurante des confidences d'une sensibilité tenue. Une grand-mère ne cache pas que « *la rançon d'une si longue vie s'appelle solitude* », mais tout est dit en douceur chez Robert Seethaler. Un enfant qui ressent les choses dans sa tête cherche à décrire ses pensées « *et en même temps je suis en elles* », « *mais quand ma mère m'appelle, elles disparaissent* ».

Il y a dans l'écriture de Robert Seethaler un mouvement de balancier qui suffit à saisir l'ambivalence des êtres, le désir et ses contradictions. La mort n'emporte pas les souvenirs mais opère un tri, ne laissant parfois demeurer qu'une image : « *L'image des yeux*

*de mon enfant, deux gouttes limpides comme de l'eau dans l'obscurité de la nuit* »... Robert Seethaler, qui est aussi acteur et scénariste, emprunte sans doute au cinéma cet art de composer par fragments, comme un monteur sacrifie des plans pour n'en retenir qu'un, mais il emprunte aussi un art du geste. Ainsi, pour décrire la maladresse de son mari (l'homme manque de désirs), sa femme parle de ses mains : « *Il ne savait pas s'y prendre avec les femmes. Les mains de Robert semblaient mener leur propre vie, incapables de se plier à sa conception de l'amour.* »

***S'il est une tragédie dans «Le Champ», c'est celle des malentendus qui font basculer une existence.***

S'il est une tragédie dans *Le Champ*, c'est celle des malentendus qui font basculer une existence. Tandis que Martha déclare à propos de son mari Robert : « *Nous étions comme deux branches qui divergent d'un même tronc* », celui-ci répond : « *Je ne suis pas certain que nous respirions le même air.* » Et de plus belle, après la naissance de leur enfant : « *Je détestais tout en elle : sa voix, son visage, son sourire, et ce que je détestais par-dessus tout c'était son cou, cette longue et mince caricature de cou* » pendant qu'il lui déclare : « *C'est merveilleux, chérie.* » Les voix des morts sont impitoyables.

Cyniques ou passionnés, certains doutent de l'existence de Dieu, mais chacun semble savoir ce que c'est que mourir. La mort sentirait le sel et se résume ainsi : « *Ça met un terme au désir, et si on se tient tranquille, ça ne fait pas mal du tout.* » Une autre témoigne être « *simplement tombée de la vie* ». Ces formules, dans ce qu'elles ont d'étrangement spontanées, résonnent au plus près de ce qui nous dépasse et sans doute apaisent notre manque de mots.

**Flora Moricet**